



HAL
open science

Une utopie féministe est-elle possible ?

Aurore Turbiau

► **To cite this version:**

| Aurore Turbiau. Une utopie féministe est-elle possible ?. 2020. hal-03400487

HAL Id: hal-03400487

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03400487v1>

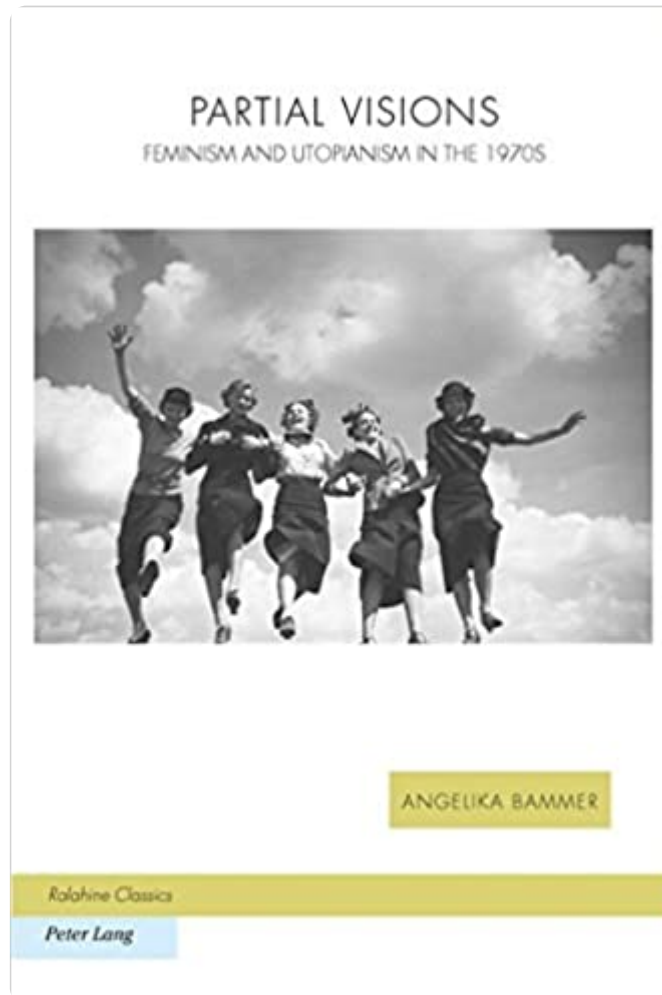
Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une utopie féministe est-elle possible ?

PAR AURORE TURBIAU · PUBLIÉ 06/09/2020 · MIS À JOUR 27/02/2021



Angelika Bammer, Partial Visions. Feminism and utopianism in the 1970s (1991), Bern, Peter Lang, 2015. Photo : Toni Frissel, Five women running



This book tells a different story about the 1970s: a story [of] discovery, of wild dreams and

*bold visions for change.*¹

J'ai choisi un titre un peu *clickbait* pour cet article : « une utopie féministe est-elle possible ? » J'espère que ça ne fera pas trop de déçues : il sera plus question de littérature et d'histoire des idées ici que de vie en communauté sur des terres en non-mixité. Mais tout de même je maintiens le titre : **une utopie (littéraire) féministe, est-ce que ça peut exister ?** Est-ce qu'une utopie *féministe* peut s'inscrire dans la grande tradition héritée des textes de la Renaissance, transmise de génération d'*hommes* de lettres en générations d'*hommes* de lettres ? Est-ce qu'une utopie *féministe* peut correspondre aux définitions qu'on donne de l'utopie à l'université, dans les manuels scolaires — est-ce que le féminisme peut avoir une portée suffisamment « universelle » pour intégrer les rangs des grandes théories *humanistes* ? Ou est-ce qu'on doit en changer la définition — est-ce que ça aurait un intérêt ? Je ne promets pas de répondre exactement à toutes ces questions, mais surtout de souligner que les réponses ne vont pas de soi : **les utopies féministes ne rentrent pas dans le cadre traditionnel qu'on a fourni pour définir « l'utopie »**, qui est globalement masculin et imperméable aux points de vue et propositions du féminisme ; les femmes ne sont pas souvent citées dans les histoires de l'utopie.

Pour cela, je me base ici sur un ouvrage en particulier : *Partial Visions. Feminism and Utopianism in the 1970s*, un essai d'Angelika Bammer publié pour la première fois en 1991 (réédité en 2015). La première partie de l'article questionne « le genre » de l'utopie, selon la double interrogation familière en études littéraires féministes francophones : en quoi l'utopie est-elle un genre traditionnellement masculin ? La seconde partie donne des pistes, suivant certaines des analyses d'Angelika Bammer, pour définir ce qu'est une utopie féministe.

Pour expliquer un peu le contexte de rédaction de cet article, il faut préciser qu'**il devait au départ intégrer la série que j'ai publiée sur *Archaos ou le jardin étincelant***, un roman de Christiane Rochefort publié en 1972, utopie anarchiste et féministe — seulement le texte a trop enflé, j'en fais donc un article séparé. En outre, cet article ne prétend pas ni rendre compte de la totalité de l'ouvrage de Bammer (je n'en synthétise ici que certains aspects, dans le désordre), ni rendre compte d'un état de la recherche sur la question des utopies féministes : pour moi, c'est **un travail en cours**. Comme je commençais à l'expliquer ici, une partie de ma thèse sera consacrée, pour questionner l'engagement littéraire des féministes des années 1970, à l'analyse des utopies qu'elles ont écrites — analyse qui devrait être croisée avec celles de récits « terroristes ». J'en parle un peu en conclusion. Pour le moment, c'est plus à l'état de pistes qu'autre chose : je laisse ça là pour plus tard, et vous laisse découvrir ce panorama rapide !

Plan de l'article :

1. L'utopie : un genre traditionnellement masculin

- À son origine, un homme (ou pas ?)
- Le rêve de l'ordre : des utopies conservatrices pour ce qui concerne le genre, la race ou la classe
- Au centre de l'attention : la sphère publique
- Un mode de discours qui exclut les femmes

2. Définir ce qu'est une utopie féministe

- Deux fondamentaux : le patriarcat est un état non-naturel, la peinture d'une société meilleure pour les femmes
- Des œuvres marquées par une « impulsion utopique »...
- ... ancrées dans un espoir de révolution bien réel
- « Elles disent, si je m'approprie le monde, que ce soit pour m'en déposséder aussitôt, que ce soit pour créer des rapports nouveaux entre moi et le monde »

L'utopie : un genre traditionnellement masculin

Comme l'ont analysé un certain nombre de critiques féministes depuis les années 1970, l'utopie est un genre traditionnellement masculin — en tout cas, l'utopie telle qu'on la connaît depuis la tradition universitaire et scolaire. Celle-ci pourtant, en principe, ne mentionne pas de critère de genre. On peut considérer par exemple la définition que donne Raymond Trusson, qui considère qu'il y a utopie

“ *lorsque dans le cadre d'un récit, (ce qui exclut les traités politiques), se trouve décrite une communauté (ce qui exclut la robinsonnade), organisée selon certains principes politiques, économiques et moraux, restituant la complexité de l'existence sociale (ce qui exclut l'âge d'or, et l'arcadie), qu'elle soit présentée comme idéal à réaliser (utopie constructive) ou comme la prévision d'un enfer (l'anti-utopie moderne), qu'elle soit située dans un espace réel, imaginaire, ou encore dans le temps, qu'elle soit enfin décrite au terme d'un voyage imaginaire vraisemblable ou non.*²

A priori, rien n'empêche dans cette définition que des femmes écrivent des utopies, rien n'empêche non plus que les utopies portent un sens féministe. Oui mais : l'histoire littéraire traditionnelle, élaborant progressivement la catégorie « utopie », a fixé ses traits de définition **par rapport à un corpus d'œuvres qui, elles, étaient écrites par des hommes et portaient un sens globalement patriarcal** — excluant par le fait toute œuvre qui dessinerait d'autres lignes.

À son origine, un homme (ou pas ?)

D'abord, on en attribue toujours l'origine à un homme, Thomas More : la première utopie officielle est parue au début du XVI^e siècle en Angleterre, son *Utopia*. Pourquoi est-ce de cette œuvre-là, et pas une autre, qu'on date la naissance de l'utopie littéraire ? Il y a l'argument de la « primauté du nom »³ : c'est depuis son œuvre qu'on a pu cerner la notion, qu'elle a un nom. Pour autant, d'autres textes avaient précédé : certains qu'on date de l'Antiquité et qu'on n'hésite pas tellement à nommer rétrospectivement « utopies », et d'autres pour lesquels, apparemment, on

hésite. Dans la plupart des histoires de l'utopie, remarquent Angelika Bammer et après elle Isabelle Constant, on est particulièrement frappé·es de se rendre compte qu'elles négligent systématiquement

“ *la première utopiste des temps modernes, Christine de Pisan qui précède [avec Le Livre de la Cité des Dames] de plus d'un siècle More et son Utopie écrite en 1516*⁴.

En dépit du fait que *Le Livre de la Cité des Dames* remplit, selon Bammer, tous les critères de l'utopie telle qu'on la définit après Thomas More, et qu'elle a été à son époque au centre d'une grande querelle (donc très connue, et influente), on l'a longtemps effacée des histoires littéraires de l'utopie — est-ce parce que c'est une femme qui l'a écrite ? Est-ce parce qu'elle remet trop clairement en question, ou trop précisément, les codes et hiérarchies entre les sexes que ça n'a pas paru une « utopie » acceptable ? C'est l'hypothèse, en somme, que formule Angelika Bammer.

Le rêve de l'ordre : des utopies conservatrices pour ce qui concerne le genre, la race ou la classe

Car pour elle, **l'utopie traditionnelle se caractérise toujours par un ordre très conservateur, pour ce qui concerne le genre, la race ou la classe**. En fait, dans les textes écrits par des hommes, ceux qui sont restés dans l'histoire de la philosophie et de la littérature, les éléments qui font rêver et portent l'utopie sont finalement des éléments très isolés, aperçus depuis une fenêtre étroite : ils n'est jamais vraiment question de bouleverser fondamentalement les structures de domination de la société — mais plutôt de les amener à un état d'harmonie, où chacun·e est heureux·se d'occuper la place qu'il ou elle occupe, qu'elle soit dominante ou dominée.

Car « l'utopie » traditionnelle non seulement ne remet pas en question les valeurs des sociétés occidentales (distribution des rôles, domination d'une classe sur l'autre...), elle a en plus tendance à **les caricaturer** : les femmes voient souvent exacerbés leurs rôles amoureux et maternel, le peuple est représenté comme particulièrement reconnaissant envers leur seigneur, etc. Dans ce sens, Bammer considère carrément que les utopies traditionnelles (utopies aux yeux des hommes ou, d'une manière plus générale, des dominants) sont en fait de vraies dystopies aux yeux des femmes ou des dominé·es⁵.

Par corollaire, les œuvres qui contestent les normes de genre, race ou classe sont **exclus du corpus d'œuvres considérées comme utopiques** par la tradition philosophique et littéraire — puisque par conséquent elle ne correspondent pas à la définition de l'utopie fondée à partir de l'œuvre de Thomas More :

“ *La conséquence de la fixité de beaucoup d'utopies traditionnelles est que, de par la non-orthodoxie de leur forme, la plupart des utopies féministes ont souvent été négligées par la critique utopiste. À l'inverse de beaucoup d'utopies traditionnelles, les utopies féministes ouvrent de nouvelles voies imaginaires et rendent théoriquement la réalisation de*

*l'utopie impossible.*⁶

Au centre de l'attention : la sphère publique

Ce fait en détermine structurellement plusieurs autres encore. D'une part, puisque les questions de genre — notamment — ne sont pas prises en compte dans la réflexion sociale qui est menée par les utopistes, **l'attention est uniquement portée sur ce qui se passe dans la sphère publique.**

“ *le modèle politique conventionnel d'une utopie, en privilégiant la sphère publique comme premier lieu de changement, a retiré le centre de l'action de la sphère de la vie quotidienne dans laquelle les politiques menées pour les femmes ont été le plus souvent ancrées. Écrit par des hommes qui étaient souvent eux-mêmes actifs en tant que personnalités publiques, c'est-à-dire **des hommes pour qui le politique était profondément personnel, mais pas l'inverse**, le genre de l'utopie s'est établi comme une tradition de textes dans lesquels le concept de changement était basé sur la croyance de leur auteur dans la primauté politique de l'État et des institutions publiques. La sphère privée du foyer et des relations domestiques, celle-là même où s'institutionnalisent des formes d'oppression qui se sont souvent révélées particulièrement cruciales, voire fondamentales, pour les femmes, est traitée soit comme non pertinente, soit comme un problème secondaire.*⁷

Un mode de discours qui exclut les femmes

D'autre part, mais c'est intrinsèquement lié, ce resserrement sur la sphère publique s'accompagne d'un ancrage de l'utopie dans les discours de la science politique et de la philosophie, ce qui a de fait **exclu les femmes de la littérature utopique** : elles n'avaient que rarement des formations suffisantes pour s'en mêler, et étaient préoccupées par des sujets qui eux relevaient plutôt de la sphère de la vie quotidienne⁸. De fait, au cours de l'histoire les femmes ont écrit plus de correspondances ou de journaux — qui parlaient de leur vie — ou de fictions et de romances — qui autorisaient un nouveau regard sur la vie privée⁹ — que de traités politiques utopiques.

“ *Ce que cela suggère, c'est que pour la plupart des femmes peut-être, ce n'est pas tant l'expansion du pouvoir que **la restructuration des relations de pouvoir dans la vie quotidienne** qui représentait, de manière à la fois plus accessible et plus urgemment nécessaire, leur utopie.*¹⁰

Définir ce qu'est une utopie féministe

Plusieurs facteurs convergent donc pour provoquer l'oubli des femmes dans l'histoire philosophique et littéraire de l'utopie. **Le problème de la définition du genre apparaît majeur** : selon Bammer il semble bien que ce soit la manière dont on a figé, à partir d'un corpus d'œuvres conçues par et pour des hommes, le caractère des objets de l'utopie, de ses ambitions, de ses ancrages philosophiques et discursifs, qui a empêché les femmes de s'y investir et d'y être reconnues.

Le reconnaître est particulièrement crucial quand on s'intéresse à la littérature des années 1970, parce que **certain·es critiques ont voulu considérer que l'ère de l'utopie s'était achevée en même temps que les espoirs de révolution portés par les événements de l'année 1968** : un peu trop souvent, on considère que c'est dans les années 1960 qu'il s'est passé des choses intéressantes pour penser et révolutionner la société, en oubliant que les années 1970 n'ont pas seulement signifié l'écrasement de ces espoirs-là par l'instauration de politiques capitalistes et néo-libérales partout dans le monde occidental, mais aussi au contraire, du côté des minoritaires — femmes, homosexuel·les, colonisé·es — un renouveau des espoirs révolutionnaires¹¹. En littérature, ça s'est traduit par une explosion d'écrits utopiques : si on ne les a pas trouvés, et si on a cru que l'utopie était finie, c'est parce qu'on n'a pas cherché au bon endroit.

“

Alors que l'utopie a été circonscrite de la période de la Renaissance à la naissance du capitalisme et prononcée éteinte par beaucoup de ses critiques à partir des dystopies de la deuxième moitié du vingtième siècle, de nouvelles directions de l'utopie qui ne coïncidaient pas nécessairement avec l'ancienne définition voyaient le jour. Des auteurs américains comme Joanna Russ, Ursula Le Guin, Marge Piercy, français comme Christiane Rochefort, Monique Wittig, Hélène Cixous, allemands de l'est comme Christa Wolf, Imtraud Morgner, allemands de l'ouest comme Verena Stefan ont donné dans les années 1970 un sens nouveau au mot utopie.¹²

Comme le rappelle Isabelle Constant, « [l]es utopies féministes ne sont possibles qu'en modifiant la forme utopique traditionnelle de la description d'un univers fixe et stable »¹³ : il faut donc **redéfinir l'histoire de l'utopie et les notions qu'on utilise pour en parler**, afin de laisser une place aux femmes et de réussir à analyser leurs œuvres.

Deux fondamentaux : le patriarcat est un état non-naturel, la peinture d'une société meilleure pour les femmes

Carol Pearson a tenté de fournir des critères de définition simples pour parler des utopies féministes, résumés par Angelika Bammer :

1. **Une utopie féministe pose comme prémisse que le patriarcat est un état non-naturel.** À partir de là, elle lance une critique systémique (« systemic ») des structures patriarcales, et

surtout, elle questionne les biais sexistes et les affirmations qui sont faites autour de la « nature » féminine. Pour contrebalancer, elle met l'accent sur la force des femmes, leur courage et leur intelligence¹⁴. Dans ce sens, il y a un mouvement de va-et-vient entre la théorie et la pratique, assez proche de ce que Lauretis théoriserait en 1983 comme double mouvement typique du féminisme.

2. **Une utopie féministe est aussi définie par la nature de sa vision, c'est-à-dire l'idée d'un monde qui sera meilleur pour les femmes** (*eu-topian*). En général, ce n'est pas seulement que l'égalité règne, mais que les différences entre les individus sont toutes respectées. On trouve aussi souvent le modèle du pouvoir partagé plutôt que du pouvoir-sur : le modèle du réseau de connexions est favorisé par rapport à celui d'une hiérarchie. Les cartes sont redistribuées, on repense aussi les partages entre privé et public.

Ces critères sont assez vagues, ils ont le mérite de signaler le plus important : les utopies féministes de la seconde vague n'ont pas tant transformé le paysage global de la littérature utopique, que **modifié le point de vue par lequel on l'abordait**. Ce n'est peut-être pas seulement le rappel que les femmes aussi savent écrire des utopies, mais l'idée qu'elles peuvent en créer une tradition qui leur soit propre, qui soit consacrée à rapporter les points de vue des femmes sur la société¹⁵.

Des œuvres marquées par une « impulsion utopique »...

Angelika Bammer établit quant à elle, pour commencer, **une distinction entre « l'utopie »** — qui renvoie à l'histoire canonisée, et conservatrice, du *genre* philosophique et littéraire —, **et « l'impulsion utopique »** (« utopian impulse »¹⁶) qui a été l'une des caractéristiques les plus fécondes du féminisme des années 1970¹⁷ et qui, si elle ne cerne pas de corpus d'œuvres très clairement délimité, permet de remarquer dans certains textes un **« principe d'espérance »**¹⁸, une **« conscience anticipante »**¹⁹ des changements de société qui *pourraient bien* advenir, des colères ou des désirs de révolution de nature à la fois utopique et révolutionnaire.

Selon Bammer, l'impulsion utopique se retrouve en principe dans les œuvres de toutes les minorités qui souffrent de la condition qui leur est faite. Tou·tes celles et ceux qui sont « les autres » du point de vue de la culture hégémonique sont susceptibles d'imaginer des œuvres radicalement révolutionnaires, dans la mesure où ils et elles ont, bien plus que les dominant·es, expérimenté le fossé qui sépare le rêve de ce qu'une société pourrait être et la réalité de ce qu'elle est effectivement²⁰. En fait même, dès lors qu'une minorité politique prend conscience de sa condition et se révolte contre elle, l'impulsion utopique est en principe à son comble : **« la rage accumulée, soutient Ernst Bloch, est une dimension vitale de l'utopie principe d'espérance. C'est le futur qui s'agite sous la croûte d'un présent qui est devenu intolérable. »**²¹ Dans le cas particulier des femmes, l'espoir d'une abolition du patriarcat ne pouvait qu'impliquer une imagination profondément utopique :



Leur prémisses commune était que puisque l'oppression historique des femmes était ancrée,

conceptuellement et matériellement, dans les structures du patriarcat, un avenir alternatif pour les femmes ne pourrait jamais être construit dans les limites de ces structures. Par conséquent, ces nouveaux féminismes envisageaient une transformation de la culture patriarcale si globale que non seulement les structures politiques, économiques et idéologiques, mais aussi les structures de l'identité humaine, des relations et du langage – de la conscience elle-même – seraient fondamentalement réorganisées. Tous ensemble, ils étaient aussi radicalement utopiques que révolutionnaires.²²

... ancrées dans un espoir de révolution bien réel

Cela implique pour Bammer de revenir sur **l'histoire des oppositions théoriques entre « utopie », « idéologie » et « révolution »**²³. Dans la théorie marxiste traditionnelle en effet, quoique ce soient dans les deux cas deux notions très travaillées, on oppose en général *utopie* et *révolution* : l'une se contente de rêver — et finalement éloigne de la réalité de la lutte, dans ce sens nourrit l'*idéologie* –, l'autre enclenche de véritables changements. À partir de l'après-guerre environ, cette opposition a commencé à être démontée par certains des héritiers du marxisme — par Bloch et Marcuse en particulier –, et l'utopie est de plus en plus pensée au contraire comme une force révolutionnaire nécessaire : ça a été un revirement théorique particulièrement influent pendant les années 1960 et les mouvements du printemps 68. Les utopies féministes telles que les définit Angelika Bammer se situent dans ce sillage-là : pour elles, il n'y a pas de contradiction majeure à considérer entre la rêverie utopique, voire la pure fiction, et la révolution à venir.

Au contraire en fait, les critiques féministes s'accordent généralement²⁴ pour dire que si les années 1970 ont été marquées par une profusion de publications fictionnelles et utopiques chez les femmes, c'est parce qu'*enfin, elles percevaient la possibilité d'un changement réel* — ça confirme aussi l'intuition de Louis Marin, pour qui « l'utopie parle moins d'elle-même [...] que de la possibilité de tenir un tel discours »²⁴. Sheila Robowtham, dans *Woman's consciousness, Man's World*, a fait remarquer que les féministes des années 1970 sont arrivées alors que les grandes croyances patriarcales avaient déjà été ébranlées par le travail de théoriciennes comme Beauvoir ou Friedan : lorsque c'est à leur tour d'agir, il leur reste à remotiver leur colère et à la colorer d'utopisme (cf. le *SCUM Manifesto* de Solanas), et à créer de nouveaux rêves et de nouvelles croyances pour une autre société — d'où le rôle fondamental de la culture pour le développement du féminisme de la seconde vague. Autrement dit, « le pouvoir d'imaginer l'utopie passe par la possibilité de la concevoir dans la vie de tous les jours »²⁵ : il avait fallu des améliorations concrètes des conditions de vie des femmes pour enclencher un travail d'imagination plus effervescent.



Au moment même où le rêve d'une utopie était déclaré mort, il était intensément vivant dans les mouvements de femmes émergents en Amérique et en Europe occidentale. Dans la mesure où les différents féminismes qui ont pris forme dans les années 1970 appelaient à de nouvelles façons de voir, de penser et de sentir, de nouvelles façons de vivre, d'aimer et de travailler, de nouvelles façons de faire l'expérience du corps, d'utiliser le langage et de définir

le pouvoir, leur vision dans l'ensemble n'impliquait rien de moins qu'une transformation complète de la réalité, celle-là même que les anciens rêveurs des années 1960 étaient censés apprendre à accepter. En effet, dans la mesure où le féminisme était – et est – basé sur le principe de la libération des femmes, un principe qui ne peut être réduit à une simple question d'égalité des droits, il était – et est – non seulement révolutionnaire, mais aussi radicalement utopique. En outre, comme les féministes non seulement ont exprimé la conviction que la réalité devait et pouvait être changée, mais ont effectivement agi sur la base de cette hypothèse, les concepts mêmes de « révolutionnaire » et d'« utopique » ont été transformés. La révolution a été définie en termes de processus. Et le concept d'utopie est devenu concret.²⁶

« Elles disent, si je m'approprie le monde, que ce soit pour m'en déposséder aussitôt, que ce soit pour créer des rapports nouveaux entre moi et le monde » (Wittig, *Les Guérillères*)

Isabelle Constant elle, en appliquant ces remarques à l'analyse du roman de Christiane Rochefort *Archaos ou le jardin étincelant* (voir l'article qui se penche spécifiquement sur la part utopique du roman), rapproche cela d'**une démarche anarchiste** : l'espoir d'une révolution réelle et le travail fictionnel n'entrent pas en contradiction, ils se nourrissent profondément en dehors des grilles bien agencées de la raison philosophique.

“

Si le lecteur croit lire de la science-fiction ou une utopie, il ne s'appesantit pas sur l'applicabilité des concepts qui lui sont proposés. Toutes barrières de la raison abaissées, il/elle se laisse séduire par les idées nouvelles. Mais bien après qu'on a fermé le livre, les idées et les mots sont toujours présents ; ils font leur chemin. Notre mémoire vive de lecteur travaille seule à les superposer, à les comparer au monde réel. L'utopie en ce sens est à la fois subversive et créative, car elle continue de vivre et de se développer en chacun de ses lecteurs. La lecture d'œuvres utopiques, fantastiques et de science-fiction est un acte anarchiste dans la mesure où elle travaille, en fermant les valves de la raison à la destruction du monde raisonnable et policé, encadré. La lecture d'utopie et de science-fiction devient en quelque sorte un exercice de liberté, en dehors des lois du monde référentiel. L'ambiguïté peut devenir une caractéristique d'un genre dont on a parfois décrié les traits totalitaristes.²⁷

L'utopie féministe, du fait qu'elle entretient un rapport complexe avec la réalité — en s'en détachant à la fois radicalement parce que le féminisme bouleverse *tout* dans la société, et en aspirant en même temps réellement à une révolution –, ne peut pas se satisfaire de la description stable d'un état social heureux : elle doit être en constante révolution. L'*Archaos* de Christiane Rochefort est une utopie paradoxale, toujours en mouvement. Angelika Bammer dans son étude accorde une

place importante au travail de Monique Wittig, avec Hélène Cixous l'autrice française la plus souvent citée par les théoriciennes de la littérature féministe utopique : sur ce point, *Les Guérillères* offre un exemple particulièrement intéressant. **Les Guérillères est une anti-utopie radicale**, au regard de ce que la tradition définit comme utopie : alors qu'une utopie traditionnelle part d'un état de désordre (l'imaginaire référentiel des lecteurs et lectrices, la société réelle), pour arriver à la peinture stable d'une harmonie parfaite (l'utopie à proprement parler), c'est le mouvement inverse qui se produit chez Wittig.

“ Car le mouvement qu'elle dépeint ne passe pas de bouleversement en repos, **mais de repos en bouleversement**. De plus, ce bouleversement est à la fois externe et interne. Car comme Wittig l'a constamment souligné, dans ses écrits théoriques et fictifs, le changement est intrinsèquement relationnel : il est autant un processus de changement des structures dominantes elles-mêmes que de changement de notre relation avec elles.²⁸

Comme dit plus haut, les utopies féministes ont la particularité de s'ancrer dans un vrai désir de révolution. Dans le cas de l'œuvre de Monique Wittig, contrairement à ce qui se passe dans d'autres textes féministes de nature utopique, cette caractéristique est portée à son comble et la place radicalement à l'opposé d'une utopie traditionnelle : l'anti-utopie de Wittig n'est pas une rêverie qui trouverait sa fin en elle-même, mais un mouvement qui part de l'utopie — la société des femmes organisée autour des féminaires et de la glorification de leurs corps de femmes — pour se déplacer vers l'*histoire* — la prise d'armes, la guerre avec les hommes.

“ L'état le plus utopique, particulièrement pour les femmes, insiste Wittig, ce n'est pas un état de repos, mais la possibilité de l'action.²⁹

D'une manière générale, **les utopies féministes sont des textes engagés** : ils correspondent à un investissement militant de leurs autrices, hors du cadre strict du texte, dans le sein du mouvement des femmes. Je le disais en introduction, ces dernières remarques, que je mets à part dans la construction de mon article, prennent place ici parce que je réfléchis pour ma thèse à la manière dont s'articulent, dans les contextes franco-québécois des années 1970, tension utopique et tension « terroriste » dans les textes qu'écrivent les autrices féministes. Dans *Les Guérillères*, il y a un véritable appel aux armes ; au cours de la décennie d'autres écrivaines que Wittig, en particulier Françoise d'Eaubonne et Josée Yvon, ont aussi appelé à — ou pratiqué — des actions féministes violentes, au travers de textes qui parfois, eux, semblent appartenir à de la pure fiction fantaisiste. Les récits « terroristes » n'ont, à ma connaissance, pas encore été théorisés — sauf quelques tentatives à partir des années 2000 et des attentats djihadistes. Il faudra y aller avec prudence. Pour le moment, je garde ces questions : **quels rapports entretiennent exactement littérature, militantisme, terrorisme et utopisme dans les œuvres féministes des années 1970 ?** Ils ne sont pas des tendances antagonistes, ce sont les mêmes autrices qui écrivent des textes « utopiques » et des textes « terroristes » : comment articulent-elles, théoriquement, esthétiquement, ces différentes tendances ? L'une, l'utopique, poursuit une tradition multiséculaire ; l'autre ne connaît pas encore

d'avatar officiellement reconnu et théorisé dans l'histoire de la littérature — comment interpréter ce double travail ?

Citer cet article : Aurore Turbiau, "Une utopie féministe est-elle possible ?", dans *Littératures engagées* (ISSN : 2679-4950), publié le 06/09/2020, <https://engagees.hypotheses.org/2492>, consulté le 06/04/2021.

Notes :

1. Angelika Bammer, *Partial Visions. Feminism and utopianism in the 1970s* (1991), Bern, Peter Lang, 2015, p. XIX. [🔗]
2. Raymond Trusson, *Voyages aux pays de nulle part*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1975, p. 28. [🔗]
3. Isabelle Constant, *op. cit.*, p. 8. [🔗]
4. Isabelle Constant, *Les Mots étincelants de Christiane Rochefort. Langages d'utopie*, Amsterdam – Atlanta, Faux-titre, 1996, p. 8. Voir aussi Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 15-19. [🔗]
5. Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 3. [🔗]
6. Isabelle Constant, *op. cit.*, p. 97. [🔗]
7. « the conventional polity model of a utopia, with its privileging of the public sphere as the primary locus of change, removed the center of action from the sphere of everyday life in which politics for women have most often been grounded. Written by men who were often themselves active as public figures, i.e. men for whom the political was deeply personal, but not the other way round, the genre of utopia was established as a tradition of texts whose concept of change was based on their author's belief in the political primacy of the state and of public institutions. The private sphere of home and domestic relations, the very sphere in which forms of oppression were institutionalized that often appeared particularly critical, if not primary, to women, was treated either as irrelevant or as a secondary contradiction. » Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 19-20. [🔗]
8. « Les conventions génériques de la fiction utopique ont dans l'ensemble été peu accueillantes pour les femmes. Pour commencer, la proximité du genre avec la science politique et la philosophie (formes de discours abstraites et systématiques qui, par contraste avec d'autres modes d'écriture — qui laissent plus de place à l'expérience ou à la fiction –, ont été particulièrement définies par des pratiques masculines) a sans aucun doute maintenu les femmes à distance. » « The generic conventions of utopian fiction have on the whole been inimical to women. To begin with, the proximity of the genre to political science and philosophy (forms of abstract and systematizing discourse that, in contrast to other – more experiential or fictionalizing – modes of writing, have been particularly male-defined) has undoubtedly functioned to keep women at a distance. Angelika Bammer, *op. cit.* p. 20, ma traduction. [🔗]
9. « enabled fictional re-orderings of the private sphere » Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 20. [🔗]
10. « What this suggests is that perhaps for most women it was not so much the expansion of power as the restructuring of the power relations of everyday life that represented their at once more attainable and more urgently needed utopia. » Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 20. [🔗]
11. Hors lectures universitaires, j'ai croisé plusieurs fois cette idée au hasard de mes lectures ces derniers temps : dans les mémoires d'Armistead Maupin notamment (*Mon autre famille*, 2017), dans celles de Jeannette Winterson aussi il me semble (*Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?*, 2012) : cette profonde surprise face à des

- interlocuteur-ices qui pensaient qu'il ne s'était rien passé de très enthousiasmant politiquement pendant la décennie 1970. [↻]
12. Isabelle Constant, *op. cit.*, p. 8, en parlant des travaux d'Angelika Bammer. [↻]
13. Isabelle Constant, *op. cit.*, p. 97. [↻]
14. En réalité je crois que ça s'applique assez bien au contexte anglo-saxon, et beaucoup moins bien au contexte francophone. On n'a pas vraiment d'exemple de textes de « femmes fortes » en France ou au Québec pendant la décennie 1970, à part peut-être le personnage de l'Euguélonne chez Louky Bersianik — mais c'est un cas à part. Les textes sont plutôt centrés sur le travail de la langue que sur le travail de la narration. En revanche, dans l'histoire littéraire des États-Unis, il semble que cet appel à utiliser la littérature pour donner des exemples de femmes inspirantes aux lectrices ait été particulièrement prégnant : à cet égard, et pour le sujet particulièrement intéressant de la poésie féministe, on peut lire le récent essai paru aux éditions Cambourakis, *Je transporte des explosifs on les appelle des mots. Poésie et féminismes aux États-Unis*, et l'article de Jan Clausen qui l'ouvre. [↻]
15. « Perhaps the most important point that feminist critics made was that women had not only written utopias, but had created within this field a woman-centered tradition of their own. », Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 37. [↻]
16. Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 3. [↻]
17. « One of the most generative dimensions of second wave feminism: its utopian impulse. » Angelika Bammer, *op. cit.*, p. xxii. [↻]
18. cf. Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, Paris, Gallimard, 1976-1991. [↻]
19. Notion reprise à Ernst Bloch, « das antizipierende Bewusstsein », qu'elle traduit par « an anticipatory consciousness » et définit par « une conscience des possibilités qui n'ont pas encore été — mais pourraient être un jour — réalisées », « a consciousness of possibilities that have not yet been – but could eventually be – realized », *Ibid.*, ma traduction. [↻]
20. « To the extent that it is these Others who have often more sharply experienced the discrepancy between the dream of what society could be and the reality of what it actually is, it is their vision that is potentially the most radical. » Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 4. [↻]
21. « 'Accumulated rage', Ernst Bloch contends, is a vital dimension of the utopian principle of hope. It is the future stirring under the crust of a present that has become intolerable., Angelika Bammer, *op. cit.*, p. xli. [↻]
22. « Their common premise was that since the historical oppression of women was grounded, conceptually and materially, within the structures of patriarchy, an alternative future for women could never be built within the confines of those structures. Therefore, these new feminisms envisioned a transformation of patriarchal culture so all-encompassing that not only the political, economic, and ideological structures, but the structures of human identity, relationships, and language – of consciousness itself – would be fundamentally reorganized. Taken together, they were as radically utopian as they were revolutionary », Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 77, ma traduction. [↻]
23. Voir en particulier les chapitres « Utopia and Ideology » (p. 59-68) et « Utopia on the Left » (p. 69-76). [↻]
24. Louis Marin, *Utopiques : Jeux d'espaces*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973, cité par Isabelle Constant, *op. cit.* [↻]
25. Isabelle Constant, *op. cit.*, p. 8. [↻]
26. « At the very time that the dream of utopia was being pronounced dead, it was vibrantly alive in the emergent American and western European women's movements. Inasmuch as the various feminisms that took shape in the 1970s called for new ways of seeing, thinking, and feeling, new ways of living, loving, and working, new ways of experiencing the body, using language, and defining power, their cumulative vision encompassed nothing short of a complete transformation of the very reality that the erstwhile dreamers of the 1960s were supposedly learning to

accept. Indeed, to the extent that feminism was – and is – based on the principle of women’s liberation, a principle that is not reducible to a simple matter of equal rights, it was – and is – not only revolutionary, but radically utopian. Moreover, as feminists not only expressed the belief that reality should and could be changed, but acted on the basis of that assumption, the very concepts « revolutionary » and « utopian » were transformed. Revolution was defined in terms of process. And the concept of utopia became concrete. », Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 1, ma traduction. [↻]

27. Isabelle Constant, *op. cit.*, p. 169-170. [↻]

28. « For the movement it depicts is not from upheaval to rest, but from rest to upheaval. Moreover, this upheaval is both external and internal. For as Wittig has consistently emphasized, in her fictional as well as her theoretical writings, change is inherently relational, as much a process of changing the prevailing structures themselves as of changing out relationship to them. » Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 189, ma traduction. [↻]

29. « The most utopian state, particularly for women, Wittig insists, is not a state of rest, but the possibility of action. », Angelika Bammer, *op. cit.*, p. 191. [↻]



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Dans tout OpenEdition

Dans Littératures engagées